

La notion de déconstruction

Alain Mallet

2^{ème} partie, 2 avril 2019

La déconstruction heideggerienne suppose donc l'existence d'un sens originaire, même si tous les mots, « la Littérature » selon Heidegger, sont inadéquats à le dire, en même temps qu'ils sont nécessaires ; Le plus pur des penseurs, Socrate, ne figure pas parmi les plus grands (Platon, Aristote... Nietzsche...), L'impureté est partie constituante de la grandeur de la pensée.

D'une certaine façon, la démarche de Heidegger s'apparente à celle de la théologie négative, à cela près que l'« Etre » occupe la place occupée par Dieu dans cette théologie.

Et l'on a vu que sur ce point la démarche de Derrida rejoint celle de Heidegger.

Toute autre est la démarche de Nietzsche, dont la « déconstruction » s'apparente, parfois à une tentative de « démolition » (« philosopher à coup de marteau »).

-b) Nietzsche

Ce qui s'apparente à la déconstruction correspond, chez Nietzsche, à la généalogie. La démarche généalogique a des traits communs avec celle de Derrida mais dans un premier temps on va exposer la généalogie nietzschéenne à partir de la présentation qu'en fait Foucault dans un article *Nietzsche, la généalogie, l'histoire* (Dits et écrits I, 1971, p. 1004). (En France, Nietzsche, c'est Nietzsche lu par Deleuze et Foucault...).

Dans cet article, Foucault commence par opposer la « généalogie » et la « recherche de l'origine » :

-Recherche de l'origine : « lever tous les masques pour dévoiler enfin une identité première » → Cela correspond bien à ce que fait Heidegger, même

si pour lui le dévoilement est un horizon plus qu'un résultat. (cf. aussi Rousseau : *discours sur L'origine...*).

-Généalogie : « derrière les choses il y a « tout autre chose » : non point leur secret essentiel et sans date, mais le secret qu'elles sont sans essence ».

On peut lire ou entendre dans cette présentation de la généalogie un écho du fragment 131 d'Héraclite :

« L'ordre du monde, si beau, est beau comme un tas d'ordures répandues au hasard ».

M. Foucault écrit :

« (La généalogie) s'oppose... au déploiement métahistorique des significations idéales et des indéfinies téléologies. Elle s'oppose à la recherche de l'« origine » ».

On peut illustrer cela à propos de trois notions, la raison dans l'histoire, l'Etat, la morale.

1)La raison dans l'histoire:

- D'un côté, le point de vue hégélien : « La raison gouverne le monde ». Certes le passé, le présent offrent le spectacle de la violence et du chaos, mais le jeu des passions, des intérêts contribue à l'advenue d'un ordre rationnel et raisonnable. La « ruse de la raison » tient lieu de providence. Il y a une téléologie de l'histoire, orientée vers un but présent dès l'origine. Le sens de l'histoire s'offre à une vision rétrospective. « La chouette de Minerve prend son vol à la tombée du jour ».
- De l'autre, la position nietzschéenne : « Comment la raison est-elle venue au monde ? comme il se doit, de façon déraisonnable, par un hasard » (Aurore, § 123).--> Le hasard gouverne le monde, même s'il peut prendre, pour certains, l'aspect de la raison.

« L'histoire (i.e. ici la généalogie) apprend ainsi à rire des solennités de l'origine ... L'origine est toujours avant la chute, avant le corps, avant le monde et le temps ; elle est du côté des dieux, et à la raconter on chante toujours une théogonie » (M. F.).

Le recours à Nietzsche est un moyen pour M. F. de critiquer la philosophie des Lumières :

« Prétention à une validité universelle : est-elle autre chose qu'un mirage lié à une domination et à une hégémonie politique ? ... La raison comme despotisme et comme lumière » (Dits et écrits, II, p. 1587). Ou encore : « La raison, comme lumière despotique » (p. 433, 539).

On trouvera un écho de cette critique de la raison, et des catégories qui lui sont associées (objectivité, universel) chez les praticiens des cultural, gender... studies.

2) L'Etat :

Habituellement les philosophies de l'Etat ont pour but de légitimer la force, en la distinguant de la violence, dont l'Etat se réserve l'usage. La légitimation se trouve en Dieu (fondement théologico-politique), dans l'individu (Hobbes), dans la volonté générale (Rousseau) ; et cela selon la modalité (pour les Modernes, d'un contrat).

L'autorité donne le pouvoir de...

C'est précisément cette formule que déconstruit Nietzsche :

« J'ai employé le mot « Etat » : il est aisé de concevoir ce que j'entends par là – une horde quelconque de blondes bêtes de proie, une race de conquérants et de maîtres qui, avec son organisation guerrière doublée de la force d'organiser, laisse, sans scrupules, tomber ses formidables griffes sur une population peut-être infiniment supérieure en nombre, mais encore inorganique et errante. Telle est bien l'origine de l'Etat sur la terre : je pense qu'on a fait justice de cette rêverie qui faisait remonter cette origine à un « contrat ». Celui qui sait commander, celui dont la nature a fait un « maître », celui qui se montre puissant dans son œuvre et dans son geste – qu'importe à celui-là les traités !... Leur œuvre consiste à créer instinctivement des formes, à frapper des empreintes, ils sont les artistes les plus involontaires et les plus inconscients qui soient » (Généalogie de la morale, II, 17).

N.B. : Pascal dit des choses assez proches (P. 304B, 320B...).

M. F. de son côté, écrit :

« Je pense qu'il est important dans l'histoire de l'Occident qu'on ait inventé des systèmes de domination d'une extrême rationalité. Il s'est écoulé beaucoup de temps pour en arriver là, et plus encore pour découvrir ce qu'il y avait derrière... La torture, c'est la raison » (Dits et écrits, II, p. 305).

On verra dans la conclusion que Nietzsche ne comprendrait pas forcément de la même façon que le fait M.F. cette dernière formule : « la torture, c'est la raison ».

3)La morale :

Là encore on retrouve un écho héraclitéen :

« Il faut savoir que la guerre est partout, que la lutte est justice -, et que tout est en devenir par la lutte, selon l'ordre moral des choses » (Fg 85).

Si tout est en devenir par la lutte, la forme première des relations entre les hommes sera la domination. Il y aura des « maîtres » et des « esclaves », et surtout chaque type d'homme aura son propre système de valeur.

M. F. : « Que des hommes dominant d'autres hommes, et c'est ainsi que naît la différenciation des valeurs ».

Nietzsche : « il y a une morale des maîtres et il y a une morale des esclaves » (P. B. M. § 260). A noter que pour Nietzsche, dire qu'il y a domination ne veut pas dire qu'il y a injustice !

La morale des « maîtres » a pour valeurs le courage, la guerre. Le maître ne recherche pas la reconnaissance des esclaves qu'il méprise. Il ignore la pitié. Etant entendu que « l'homme noble... aide celui qui est dans le malheur, mais non pas ou presque pas par pitié, plutôt au contraire du fait d'un penchant suscité par la profusion de puissance ».

La morale des « esclaves » a pour valeurs l'humilité, le désintéressement, la douceur, l'égalité, la pitié.

Mais

Il faut noter que ces deux morales relèvent de la même explication généalogique, en ce sens que, dans les deux cas, le « principe » explicatif est la « volonté de puissance ».

La différence réside en ce que les « maîtres » affirment, assument la volonté de puissance qui les fait agir, alors que chez les « esclaves » la volonté de puissance agit de manière contournée, biaisée.

« les esclaves sont pleins de raffinement » (P.B.M. 260).

Dès lors qu'elle s'incarne dans un corps malingre, la volonté de puissance ne cesse pas d'être ce qu'elle est, mais elle ne le pourra que de manière détournée, par la ruse, la dissimulation, le ressentiment, la mauvaise conscience.

« Le jugement moral et la condamnation morale sont la vengeance de prédilection des limités de l'esprit envers ceux qui le sont moins, également une espèce de dédommagement pour avoir été négligés par la nature, et finalement une occasion d'acquérir de l'esprit et de se faire subtils : - la méchanceté donne de l'esprit ».

« Cet instinct de liberté rendu latent par la force, resserré, refoulé, rentré à l'intérieur, ne trouvant plus dès lors qu'à s'exercer et à s'épancher en lui-même, cet instinct, rien que cet instinct... fut au début de la mauvaise conscience » (G. M.).

Sur ce point, comparons la conception idéaliste de la conscience, tel qu'elle s'exprime, par exemple et malgré leurs différences, chez Rousseau ou chez Kant :

-Rousseau : « Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix, guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu... sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au -dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle, et d'une raison sans principe » (*Emile IV*).

-Kant : « La loi en nous se nomme conscience... ses reproches seront sans effet si on ne se la figure pas comme le représentant de Dieu qui a dressé

son trône sublime au-dessus de nous, mais aussi un tribunal en nous » (*Propos de pédagogie*).

Mais selon Nietzsche, Kant « avait été mordu par cette tarentule morale qu'était Rousseau » (*Aurore*, préface). La « conscience morale » (et même peut-être la « conscience ») est l'expression d'un instinct lié à la volonté de puissance, qui se retourne contre lui-même, faute de pouvoir s'exprimer positivement.--> La « mauvaise conscience » n'est donc pas la conscience de la faute ; c'est la « conscience » elle-même qui est mauvaise alors que les « maîtres » sont « les artistes les plus involontaires et les plus inconscients qui soient ».

➔ D'un côté, la « ratio essendi » de la liberté, « la loi morale en moi » (Kant). De l'autre (Nietzsche), à l'origine des jugements moraux, la vie qui, s'incarnant dans des corps différents, donnera lieu à des évaluations distinctes, morale des « maîtres » ou morale des « esclaves ».

La morale dominante est la morale des « esclaves », qui ont pour eux le nombre et la raison, conçue comme art de la transformation de la faiblesse en vertu. La « morale » dominante est la morale du « troupeau ».

-« Il est rare que les avocats d'un criminel soient assez artistes pour faire tourner la belle horreur de l'acte au profit de son auteur » (P.B.M. § 110).

-« Il est assez fréquent que le criminel ne fasse pas le poids face à son crime : qu'il le rapetisse et le dénigre » (P.B.M. § 109).

Ces deux attitudes, celle de l'avocat et celle du criminel qui « dénigre » son crime, symbolisent les deux manières de juger un acte, selon le Bien et le Mal, ou « par delà le Bien et le Mal ».

Afin d'éviter une interprétation trop rapide, il faut aussi lire cette phrase : « Il n'est plus utile d'en appeler aux mœurs et à l'innocence des premiers Germains ; il n'y a plus de Germains, il n'y a plus de forêts non plus ».

Pour conclure, posons-nous ces deux questions :

-1) En quoi la démarche de Nietzsche est-elle absolument distincte de celle de Heidegger, en quoi la généalogie nietzschéenne est-elle différente de la recherche de l'origine ?

-2) En quoi la démarche nietzschéenne est-elle différente de ce qui se présente aujourd'hui, via la « French Theory », comme « déconstruction » ?

- réponse à la première question : elle nous est donnée par M. Foucault :

- « L'histoire apprend ainsi à rire des solennités de l'origine ».

Mais

A s'en tenir à ce qui précède, on pourrait penser que Nietzsche remplace l'idéal (raison, justice, droit...) par le trivial. Nietzsche comme « le bon fouilleur des bas-fonds » (Aurore, § 446) plutôt que l'attitude des « hallucinés des arrière-monde » (A.P.Z.).

Or, - c'est du moins le Nietzsche de Foucault et de Deleuze -, si les valeurs sont des masques destinés à cacher une réalité inavouable, la levée des masques ne fait que trouver d'autres masques. → Il n'y a rien à interpréter, une interprétation cache une autre interprétation.

« La généalogie, c'est l'histoire comme carnaval concerté... l'histoire, généalogiquement dirigée, n'a pas pour fin de retrouver les racines de notre identité, mais de s'acharner au contraire à la dissiper » (Dits et écrits, p. 1021, 22).

Ce tour de pensée trouvera un écho chez Derrida, avec la notion de « différance ».

A noter cependant que cette lecture de Nietzsche est une lecture non pas inexacte, mais du moins partielle.

Point important : si la « généalogie » de la morale peut être assimilée à une démarche de « déconstruction » de l'idéalisme moral, elle n'aboutit en rien à une critique de la domination, comme c'est souvent le cas aujourd'hui. D'une certaine façon, ce sont les conclusions pratiques exprimées par les déconstructionnistes qui seraient l'objet de la démarche généalogique

nietzschéenne. Ce qu'on va voir bientôt, et l'on répondra alors à la seconde question.

Ces « détours » par Heidegger et Nietzsche permettent de faire « retour » à Derrida, et de s'arrêter sur un terme associé à son nom.

III - La différence

C'est un terme qui fait écho à la célèbre proposition de F. de Saussure : « Dans la langue, il n'y a que des différences ». Un terme se définit grâce à d'autres termes, et cela par un renvoi indéfini, toujours inachevé, toujours « différé ».--> On est toujours en présence d'un « signifiant ».

De cela on tire deux conclusions :

-1) On ne sort pas de la langue et il n'y a pas de « hors-texte ». Le sens que l'on retient à partir du remplacement d'un terme par des termes différents n'est jamais le sens (signifié) ultime.

A noter que ce problème avait été entrevu et autrement résolu par Pascal (Le « véritable ordre » consisterait à « tout définir », « tout démontrer ». Cette méthode est « belle mais impossible » : « les premiers termes en supposeraient de précédents pour servir à leur explication ».--> « Il paraît que les hommes sont dans une impuissance naturelle et immuable de traiter quelque science que ce soit dans un ordre absolument accompli ». Mais « il ne s'ensuit pas de là qu'on doive abandonner toute sorte d'ordre »... « il y en a un, et c'est celui de la géométrie »... « il ne définit pas tout (espace, temps, mouvement, nombre, égalité...)... mais il ne suppose que des choses claires et constantes par la lumière naturelle »... ces termes-là désignent si naturellement les choses qu'ils signifient, à ceux qui entendent la langue, que l'éclaircissement qu'on en voudrait faire apporterait plus d'obscurité que d'instruction ».

Pour Pascal, ces termes nous mettent en présence de leur sens, « la nature le soutenant au défaut du discours » (*De l'esprit géométrique*).

Solution que récuse les déconstructionnistes pour qui la notion de « nature » est l'objet même de la démarche déconstructive.

« Ces différences... sont les effets de la différance, elles ne sont inscrites ni dans le ciel, ni dans le cerveau, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient produites par l'activité de quelque sujet parlant... Je dirais même... que ce n'est pas simplement un concept... »(Positions, p. 18). Et plus loin : « Partout où elle opère la « pensée » ne veut rien dire » (Id. p. 67).

Deux façons de concevoir la thèse platonicienne, selon laquelle « l'écrit roule de tous côtés » (Phèdre).

- Soit « il n'y a pas de sens propre ». le sens d'un texte est indécidable.
- Soit « c'est cela même qui permet l'exercice de la pensée », exercice qui consiste à donner la parole à l'auteur absent, sans assurance définitive quant au résultat.

(Cf. B. Cassin, plus loin).

-2) la métaphorisation du « concept ». La notion de « métaphore » suppose l'opposition « propre/figuré ». Il y aurait un sens propre, exprimé par le concept, et des sens figurés exprimés par des images, des symboles, des figures, des métaphores.

-« Tout devenant métaphore, il n'y a plus de sens propre et donc plus de métaphore » (J. D. La dissémination, p. 290). Or c'est précisément cette opposition qui est récusée. D'où, comme conséquence, la récusation de la distinction « philosophie/littérature ».

Ex : « *L'âme est un corps de femme* » (O. Jacob). Giulia Sissa pratique la déconstruction à partir de ce qu'il y a de plus conceptuel dans la pensée occidentale, « l'âme ». Pour en parler, les philosophes (grecs) usent de métaphores féminines (l'âme « conçoit », « est grosse de connaissances », « accouche de pensées »), alors même qu'ils se demandent si les femmes ont une âme. Cet exemple permet de voir le travail de la déconstruction : Là où l'on croit voir du concept, il y a de la métaphore, qui contredit parfois le sens obvie du texte.

L'idée qu' « il n'y a pas de hors-texte » et l'importance donnée ainsi à la métaphore, et donc à la réévaluation de la distinction « littérature/philosophie » nous donne deux clés pour aborder le chapitre

suisant consacré à la « French Theory : le reproche de « pantextualisme », la réception des philosophes français dans les Départements universitaires de littérature).

IV - French Theory

« French Theory » désigne une « construction » américaine dont on va retracer l'histoire, en se servant du livre de François Cusset *French theory*, paru en 2005. On y lit que la F.T. est « une création ex nihilo de l'Université américaine » (p. 36).

L'événement fondateur fut le colloque, « The language of Criticism and the Sciences of Man », organisé en 1966 par des professeurs de l'université John Hopkins de Baltimore.

On y a invité dix français, Barthes, Derrida, Lacan, Girard, Hyppolite, Goldmann, Morazé, Poulet, Todorov, Vernant. Jakobson, Genette, Deleuze se sont excusés.

Le discours d'ouverture met Nietzsche en avant :

- « Nietzsche en est venu à occuper la position centrale qui était depuis les années 1930 celle du Hegel français... dans les œuvres récentes de Foucault, Derrida, Deleuze...tout, y compris les ombres, la « généalogie », les espaces vides, y appartient à Nietzsche ».

La conférence de Derrida, « La structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines » (reproduit dans *L'écriture et la différence*) fut « l'événement dans l'événement ».

Derrida y oppose deux conceptions de l'interprétation :

- 1) le rêve de déchiffrer une vérité... échappant au jeu » → Heidegger → théologie négative → Grand signifié → Dieu, Etre, ça, Volonté, Production...
- 2) Affirmer le jeu de la différence → pas de hors-texte → les signifiants renvoient à d'autres signifiants → rejet de l'opposition « propre/figuré » → un concept est une métaphore qui s'ignore (« Il n'y a pas d'expression

« intrinsèque » et pas de connaissance intrinsèque sans métaphore », Nietzsche, *Le livre du philosophe*).

Notre manière même de raisonner repose sur des couples d'opposition qui doivent être l'objet d'une critique « déconstructive », d'où l'appel aux Présocratiques, et à la poésie. La philosophie, (et, pourquoi pas la « science »), devient une composante de la littérature.

➔ Deux conséquences :

-1) Suite à ce colloque, Derrida et quelques autres philosophes français furent invités par de nombreuses universités américaines, la plupart du temps par les Départements de littérature (ou d'anglais), servant ainsi de pièces dans un « jeu » concurrentiel où s'opposent plusieurs courants de la critique littéraire. Aux universités sont associées des maisons d'édition, ce qui entraîna la création d'un marché et d'un produit, la « French Theory ». De sorte que la F.T. est à la fois un « corpus théorique », d'origine française et une « invention américaine » (p. 81), « produit », destiné à l'exportation...notamment en France.

-2) Du fait que les universités américaines constituent un monde séparé, isolé du reste de la société américaine, tout en étant réceptif à ce qui en vient, il s'est créé une « culture » universitaire caractérisée par ces deux aspects :

- Un « radicalisme » théorico-politique (politiser la déconstruction, déconstruire la politique) qui prend le contre-pied de la « vague » néo-libérale (Reagan).

- Un « pantextualisme » qui consiste à « expliquer de l'intérieur tous les phénomènes culturels grâce aux seuls (dys)fonctionnements du langage » (p. 93).

Tout se passe comme si la démarche subversive, transgressive consistait pour l'essentiel à considérer que la principale arme de la domination était le « carnophallogocentrisme ». Le principal front de lutte révolutionnaire se trouve donc dans les universités et dans les revues.

-« Les forces occultes travaillant chaque texte sont d'abord de nature politique... toute la logique occidentale de la représentation est intrinsèquement impérialiste, à son insu, à même le texte » (p. 230).

- Carnophallogocentrisme, défini ainsi par R. Garcia : « Le sujet de droit occidental est structuré par le sacrifice carnivore qui établit la force du sujet viril sur la femme, l'enfant, l'animal et la nature » (R. Garcia, *Le désert de la critique, déconstruction et politique*, p. 17).

D'où le développement des « cultural studies », « gender studies », « colonial studies », cette segmentation, appelée à s'étendre, épousant la pluralité des minorités dominées.

Cultural studies.

Cela correspond à une extension de la notion de culture. D'une conception traditionnelle (haute culture, humanités, classiques, canonique) à une conception qui inclut la « sous-culture » (séries B, sitcoms, comics, mouvement punk, Harlequin, star Trek, gangsta rap, Madonna, qui brouille les repères traditionnels...).

➔ Ce qui appellera une critique de type marxiste : on privilégie la « superstructure » aux dépens de « l'infrastructure économique » : ainsi on « oublie » la liaison entre la « transgression » prétendue des rock-stars et la marchandisation de leur « production », entre la « politique » de Madonna et « entreprise » Madonna. En France, aujourd'hui, Bouba est-il un chanteur ou un homme d'affaire ?

Colonial studies

Elles se réfèrent à Deleuze, à Foucault qui mettent en avant « l'universalisme abstrait des colonisateurs ». On retrouve la source nietzschéenne : les valeurs morales altruistes et universelles servent les intérêts égoïstes des Occidentaux.

« ... ce qu'on appelle la pensée occidentale, cette pensée dont toute la destinée consiste à étendre son règne à mesure que l'Occident replie le sien » (J. Derrida, *L'écriture et la différence*).

Gayati Spivak (traductrice de Derrida aux U.S.A.) parle de « l'affinité entre le sujet impérialiste et le sujet de l'humanisme ».

Gender studies

Les études « féministes » ont pris des formes « conceptuelles » variées.

- Féminisme de la différence, qui peut se traduire par un « séparatisme » féminin, et qui a été critiqué comme étant « essentialiste ».
- Féminisme « (dé) – constructionniste. → d'où la notion de « queer », et la critique de la formule « théorie du genre », étant entendu que c'est le terme « théorie » qui est l'objet de la critique, en vertu d'un « relativisme narratif » qui déconstruit la notion « d'objectivité ». La « théorie » relève d'une conception « androcentrée » de la science.

Pour conclure :

Ce mouvement procède de la « déconstruction » d'une série d'équivalences construites de rapports qui structurent la pensée occidentale.

Nature, imagination, passion, femme, coloured people, homo, animal...

Culture, concept, raison, homme, white, hétéro, humain...

La French Theory est donc une invention américaine qui se caractérise notamment par :

- Cette dérivation qui fait passer d'une réflexion sur le langage, dans sa dimension la plus spéculative, à la constitution de productions textuelles censées exprimer la voix de minorités dominées.

-« Les réappropriations inattendues d'une œuvre donnée dans des domaines pour lesquels elle n'avait jamais été conçue intentionnellement sont toujours des plus utiles » (J. Butler, *Bodies that Matter*).

- le brouillage de la séparation entre activité universitaire et production commerciale ;

-« La décennie qui a commencé sur les campus à l’abri de la réaction reaganienne, par une déclaration de guerre généralisée à toutes les formes d’oppression et de ségrégation, s’est terminée dans des campagnes publicitaires en vingt langues pour les nouvelles marques de l’industrie de la rébellion » (F. Cusset, p. 173).

F. Cusset fait ici allusion au marketing spécialisé en direction des diverses communautés. On pourrait parler alors de « récupération », terme qui mériterait une analyse approfondie...

Et François Cusset de conclure par l’affirmation selon laquelle « la France semble enfin à même de rattraper (son) retard »...

On pourrait s’interroger sur l’ambiguïté de cette notion de « retard » :

- Retard par rapport à des acquis théoriques ?
- Retard par rapport à une mode qui nous fait recevoir tout ce qui vient des Etats-Unis ?

Conclusion critique

On se référera aux ouvrages de Pierre Zima (*La déconstruction, une critique*), Renaud Garcia (*Le désert de la critique, déconstruction et politique*), Nietzsche (*Par delà le bien et le mal*, § 188)... sans oublier Pascal !

-a) Pierre Zima

Selon Pierre Zima :

-a) « Jacques Derrida transforme la difficulté de comprendre un texte ... en une impossibilité ».

D’une certaine manière, c’est Jacques Derrida qui a une conception « rigide » du sens, comme de quelque chose qui serait fixé une fois pour toutes. On pourrait, de ce point de vue, considérer le travail fait par les auteurs du *vocabulaire européen des philosophies* », sous la direction d’une « déridienne » Barbara Cassin, qui déclare dans la Présentation :

-« Nous avons pris pour objet des symptômes de différence, les « intraduisibles ».. ; Parler d' « intraduisibles » n'implique nullement que les termes en question... ne soient pas traduits et ne puissent pas l'être – l'intraduisible, c'est plutôt ce qu'on ne cesse pas de (ne pas) traduire ».

Intraduisible

Ce qu'on ne peut traduire

Ce qu'on ne cesse de traduire

→ Silence

--> Littérature

C'est sans doute la difficulté à comprendre (ou traduire) un texte qui crée la réalité (et non la possibilité ou l'impossibilité) de sa compréhension jamais achevée. Ce qui découle du fait que « une fois écrit, tout discours roule de tous côtés » (Platon, *Phèdre*, 275), l'exercice de la pensée consistant à faire parler l'auteur en son absence.

-b) « Les instruments critiques (théoriques) dont elle (la déconstruction) dispose... ne permettent pas à la déconstruction de réfléchir sur le contexte social et économique dans lequel elle agit ».

Pierre Zima semble faire allusion au « pantextualisme » de certains déconstructeurs, et leur adresse une critique inspirée de Marx et de Bourdieu.

-b) Renaud Garcia

Le point de vue de R.G. s'apparente à une position « anarchiste ». Sa critique est d'abord politique : la position « déconstructionniste » a pour conséquence d'abandonner toute idée de « lutte centrale » au profit de luttes locales (prisons, hôpitaux, asiles, familles, sexes...) ; Et cette position a pour seconde conséquence de favoriser les évolutions du système économique contemporain. Quelques exemples :

-Rejet de la notion de vérité :

« La vérité est liée circulairement à des systèmes de pouvoir qui la produisent et la soutiennent, et à des effets de pouvoir qu'elle induit et qui la reconduisent »(M. Foucault, *dits et écrits*, II, p. 160).--> Récupération « droitière » : « post-vérité ».

-Critique des idéaux des Lumières :

« Je pense qu'il est important dans l'histoire de l'Occident qu'on aît inventé des systèmes de domination d'une extrême rationalité... Le pouvoir de la raison est un pouvoir sanglant » (*Dits et écrits,II, La torture c'est la raison*, p. 395).

-Critique de la notion d'aliénation :

Cette notion renvoie à l'idée de « bonne nature ».

-Critique relative à la notion de minorité, et conséquemment, rejet de l'idée de « commun ».

« Une minorité peut être plus nombreuse qu'une majorité. Ce qui définit la majorité, c'est un modèle auquel il faut être conforme : par ex. l'Européen moyen adulte mâle habitant des villes... tandis qu'une minorité n'a pas de modèle, c'est un devenir, un processus » (G. Deleuze, *Pourparlers*).

-« c'est ça, être de gauche : savoir que la minorité, c'est tout le monde ; Et que c'est là que se passent les phénomènes en devenir » (G. Deleuze, *Abécédaire*).

L'accent mis sur les revendications des minorités a pour effet la recomposition du social en termes ethniques et culturels d'une part, et la création d'un marché fondé sur la segmentation des demandes.

Segmentation qui, à l'université, peut augmenter indéfiniment (LGBTQA+, questionning, survivant(e)s du cancer, du viol, allergiques, ruraux, suicidaires... Reste au marché de s'en emparer(cf. Laurent Dubreuil, *Politique des identités*).

« Derrida, Foucault, Deleuze et Guattari ont déconstruit jusqu'à la possibilité même d'engager un nombre significatif de personnes dans un même combat » (R. G. p. 183).

« La diversité n'est pas un moyen d'instaurer l'égalité ; c'est une méthode de gestion de l'inégalité.. ; n'en déplaît aux professeurs soi-disant de gauche et à leurs détracteurs de droite, on a tort de croire que les départements de sciences humaines de nos universités soient des foyers de gauchisme : ils sont en réalité le secteur recherche et développement du néolibéralisme » (W. B. Michaels, *La diversité contre l'égalité*).

A noter que la droite (ex. Trump) peut reprendre la rhétorique de la « politique des minorités ».

-Une acceptation non critique (non « déconstruite ») de l'idée de progrès, idée commune à la fois au « marxisme » et à une partie de la droite.

R. Garcia lui oppose la position représentée notamment par Kropotkine, W. Morris, W. Benjamin, M. Löwy. Non pas retour au passé mais « détour » par le passé, troisième terme entre la réaction obscurantiste et le progrès dévastateur.

C.f. *la révolution est un frein d'urgence, essai sur W. Benjamin*, de M. Löwy qui fait allusion à une phrase de W. B. :

« Marx a dit que les révolutions sont la locomotive de l'histoire mondiale. Mais il se peut que les choses se présentent tout autrement. Il se peut que les révolutions soient l'acte, par l'humanité qui voyage dans ce train, de tirer les freins d'urgence ».

➔ A rapprocher de l'idée de « décroissance ».

-Un rapport naïf à la technique associé à un antinaturalisme absolu qui a pour conséquence le rejet de la notion de limite :

« Seule une politique prométhéenne de maîtrise maximale sur la société et son environnement peut permettre de faire face aux problèmes globaux ou d'atteindre une victoire sur le capital » (M. Lunicek, *Manifeste accélérationniste*).

« Nous sommes tous des chimères, des hybrides de machines et d'organismes pensés et fabriqués. En un mot nous sommes des cyborgs... Le cyborg saute l'étape de l'unité originelle, de l'identification avec la nature au sens occidental du terme. Ceci est sa promesse illégitime qui peut mener à la subversion.. ; (le cyborg) est une créature dans un monde sans genre » (Donna Haraway, *Manifeste cyborg*).

« Aujourd'hui, les fonctions et les rôles doivent pouvoir s'échanger au même titre que les flux de marchandises et de capitaux. Hétérosexualité, homosexualité, intersexualité tendent vers l'équivalence parce qu'il y a un même escamotage des références. Toutes les combinaisons sont possibles »

entre individus séparés et autonomes » (J. Wajnztein, *rapport à la nature, sexe, genre et capitalisme*).

Retour à la question initiale : des analyses textuelles de Derrida, et du recours à Heidegger et à Nietzsche aux positions défendues par certains des auteurs précités, comment en est-on arrivé là ?

Peut-être que la rhétorique qui défend ces positions est en accord avec la logique de la déconstruction qui repose sur un présupposé non soumis à la déconstruction !

Logique de la déconstruction : la distinction « naturel/construit » est une construction qui vise à masquer la dimension construite de ce qui est présenté comme « naturel » et à permettre la domination sur ce qui est censé relever de cette nature.

Avec pour conséquence, tenue pour allant de soi, que si toute pratique humaine est construite, elle peut être déconstruite théoriquement et pratiquement, et rendre possibles d'autres pratiques. La seule limite est celle de la possibilité offerte par l'inventivité humaine, possibilité indéfiniment augmentée (cf. Derrida).

Or cette logique repose sur un présupposé, celui du caractère binaire de l'opposition « nature /histoire » ; présupposé exhibé par Ferguson dans son *Histoire de la société civile*(1767) :

« Les nations découvrent par hasard des institutions qui sont bien le résultat de l'action humaine mais pas de l'exécution d'un quelconque dessein ».

Idée reprise notamment par Hayek :

« ... ce qui est vraiment nécessaire, c'est une division tripartite introduisant entre les phénomènes naturels... et ceux qui sont artificiels... dans le sens où ils sont le produit d'une volonté humaine, une catégorie intermédiaire distincte comprenant toutes ces structures et ces régularités non voulues dont nous

voyons qu'elles existent dans la société humaine... » (Essais de philosophie, de science politique et d'économie, p. 159).

La démarche déconstructive, sur le plan théorique, ne fait pas la distinction entre ces deux types de pratique humaine, et en tenant pour allant de soi que ce que l'homme a fait l'homme peut le défaire,

le déconstructionnisme est un constructionnisme

qui, paradoxalement conduit à un retour à la nature (« les corps vivants ») prise comme norme, comme on le voit dans les déclarations de Paul Preciado (*Libération* du 20 mars 2019) :

« Sexe, genre, sexualité, race, santé, handicap, votre condition de corps vivant est définie politiquement par ces catégories. Il y a aujourd'hui une contestation de ces catégories qui sont autant de technologies de pouvoir. Il faut établir une alliance transversale et universelle des corps vivants qui veulent s'extraire de ces normes. Et cette alliance peut être très large, inclure les animaux mais aussi les machines qui sont nos enfants, car c'est nous qui les fabriquons ».

Autre paradoxe : la déconstruction de l'identité aboutit à la centration sur l'identité construite :

« Qui êtes-vous, Paul B. Preciado ? – la question de l'identité ne m'intéresse pas. Je ne me sens ni espagnol, ni français, ni catholique, ni homme... Je ne suis pas un homme, mais un homme trans.. ; pour moi, un homme trans fait partie de la minorité des femmes... en espagnol, comme en français, le genre dans un prénom composé, est porté par le premier prénom. Il y a Jean-Marie Le Pen, il y a désormais Paul Beatriz Preciado ! »

-c) Nietzsche (et Pascal !)

Si l'attitude déconstructionniste doit beaucoup à Nietzsche, ce Nietzsche est un Nietzsche deleuzien et foucauldien qui laisse dans l'ombre une autre facette de la pensée nietzschéenne. Tout se passe comme s'ils n'avaient pas lu le § 188 de *Par-delà le bien et le mal*.

On y lit que la morale, « toute morale », relève d'une « longue conduite » qui prend la forme de la « tyrannie de ces lois arbitraires », d'une « privation de

liberté de l'esprit », de « contrainte unifiante », de « discipline », de « cette violence, cet arbitraire, cette dureté, cette horreur, cette contre-raison »...

Cette manière de qualifier la morale relève de la démarche généalogique, comme la conçoit Michel Foucault (« L'histoire apprend ... à rire des solennités de l'origine », telle que pratiquée par « le bon fouilleur des bas-fonds », *Aurore* 446).

Cela relève de la « bêtise », à prendre dans tous les sens du terme (cf. le « cela vous abêtira » de Pascal).

Mais

Cette bêtise est une « grandiose bêtise » !

C'est ce qui donne son caractère « inappréciable » à toute morale, en ce qu'elle a donné « liberté, finesse, hardiesse, danse, assurance magistrale, vertu, art, danse, raison, spiritualité », « ce qui fait que la vie sur terre mérite d'être vécue », « quelque chose de transfigurant, de raffiné, de fou et de divin ».

Tout se passe comme si la « déconstruction » généalogique de la morale s'accompagnait d'une réhabilitation amoralisée de la morale.

Ce que Deleuze et Foucault semblent laisser de côté. Cet aspect de la pensée de Nietzsche pourrait être rapproché, mutatis mutandis, de la démarche pascalienne.

-Pascal met en question, à la suite de Montaigne, le « fondement mystique de l'autorité » (→ « déconstruction ») mais par « un renversement du pour au contre », « ce qui est déraisonnable devient raisonnable du fait du dérèglement des hommes ». → Cela évite la guerre civile, « le plus grand des maux ». « Nous voilà en paix... le plus grand des biens » (sur terre).

-Nietzsche met en question « les solennités de l'origine » (M.F.), « contrainte arbitraire », « esclavage », → bêtise (→ « déconstruction ») mais c'est une « grandiose bêtise », un « moyen d'élever la vigueur, la curiosité impitoyable et la subtile mobilité de l'esprit européen ». → cela produit « quelque chose de raffiné, de transfigurant, de fou et de divin ».

S'inspirer au premier temps de la « déconstruction », c'est pour Pascal, le fait des « demi-habiles » (337B).

Ceux qui ne voient que la « sottise », c'est pour Nietzsche le fait des « lourdauds utilitaristes » et les « anarchistes qui s'imaginent par-là être libres ». Ce sont ceux qui « ne s'en laissent pas compter » (R. Garcia) et qui ressemblent étrangement au « dernier homme » du Prologue d'*Ainsi parlait Zarathoustra* :

« Nous avons inventé le bonheur... et ils clignent de l'œil... autrefois tout le monde était fou, disent ceux qui sont les plus fins, et ils clignent de l'œil ».

Pour conclure, on pourrait se demander si la « prophétie » de M. Foucault « un jour peut-être le siècle sera deleuzien » ne disait pas la même chose que ce qu'écrivait Nietzsche dans le Prologue de Zarathoustra : le siècle deleuzien, ce serait peut-être le siècle du dernier homme...